

fait au mélange de sable quartzique et d'eau. Totalement encadrée et mesurée, l'expérimentation autorise des résultats validés et démontre l'intérêt de la technologie utilisée, avec un rendement global de près de 10 fois supérieur à la scie à main. Les deux scies parallèles dégagent, au départ de blocs récupérés, des plaques de marbres qui seront utilisées en placage sur des bâtiments publics et religieux. Je ne sais pas si le bruit de la scie hydraulique d'Éphèse est aussi poétique que celui de la Moselle, mais son chant fera tinter plus d'une oreille d'historiens des techniques.

Georges RAEPSAET

Yves DUHOUX & Anna MORPURGO DAVIES (Ed.), *A Companion to Linear B. Mycenaean Greek Texts and their World*. Volume II. Louvain, Peeters, 2011. 1 vol. 16 x 24 cm, VIII-343 p., ill. (BIBLIOTHÈQUE DES CAHIERS DE L'INSTITUT DE LINGUISTIQUE DE LOUVAIN, 127). Prix : 55 €. ISBN 978-90-429-2403-1.

Il s'agit du second volume d'un manuel excellent, le premier ayant paru en 2008 (v. *AC*, 79, 2010, p. 309-324), et le troisième probablement à la fin de l'année. Y. Duhoux (« Interpreting the Linear B records: some guidelines », p. 1-32) offre une propédeutique très claire pour l'analyse des documents rédigés en linéaire B. Après avoir posé les principaux problèmes de cet objectif (ambiguïté de l'écriture ; contexte « technique » et « laconique », et la langue elle-même), il indique, non sans raison, que le « bon sens » ainsi qu'une méthodologie appropriée seront les instruments nécessaires pour parvenir à une interprétation correcte. Les principaux points méthodologiques qu'il propose sont les suivants : le respect des faits épigraphiques et de l'orthographe. Il met également l'accent sur divers conseils et réflexions concernant certains aspects pertinents, notamment ceux relatifs à l'analyse du lexique, à l'importance du contexte et au besoin d'éviter les *a priori*, comme c'est le cas de l'interprétation religieuse. Tout cela peut être résumé par le principe de l'économie : la meilleure interprétation est celle qui nécessite le moins d'hypothèses. Le chapitre de T. G. Palaima (« Scribes, scribal hands and palaeography », p. 33-136) est distribué en deux parties. Dans la première partie (p. 34-83), il résume l'histoire de l'épigraphie mycénienne, avant et après le déchiffrement, et il conclut en citant trois ouvrages modernes sur la paléographie mycénienne (de Palaima, concernant la paléographie des nodules inscrits pyliens et thébains ; un autre de C. Varias, en cours de publication, sur les documents découverts dans les « maisons » de Mycènes et, finalement, une étude de paléographie diachronique, avec application de la méthode statistique « phylogénétique » de C. Skelton). Il ajoute également deux exemples d'ouvrages traitant de documents rédigés en linéaire B et de leur chronologie (il s'agit d'un ouvrage de J.-P. Olivier sur l'attribution à la « main » 115 de Cnossos de la paternité de KH Ar 4 et Gq 5, et des études de J. M. Driessen, surtout, *The Scribes of the Room of the Chariot Tablets at Knossos. Interdisciplinary Approach to the Study of a Linear B Deposit*, Salamanca, 2000, où est résolu le problème de la chronologie des tablettes Cnossiennes). Dans la seconde partie (p. 95-126), il expose une étude très complète sur les aspects concernant les scribes ou, disons plutôt, les « tablet-writers » (leur identification paléographique, la typologie et la manufacture des documents, leurs instruments d'écriture, les sujets sur lesquels ils écrivaient, leur apprentissage et leur

statut social). Il conclut en signalant « certaines questions n'ayant pas encore été résolues », comme c'est le cas de : 1) l'utilisation possible de matières d'écriture plus nobles que l'argile, mais périssables ; 2) la possibilité de transmission héréditaire de l'écriture (peut-être dans un cadre familial d'origine minoenne) ; 3) la période et le lieu d'apprentissage des scribes ; 4) l'utilisation administrative des documents et leur éventuelle circulation dans les centres princiers ; 5) l'organisation de l'information dans les archives ; 6) le statut social des scribes ; 7) la possibilité de l'interaction entre les scribes « du temple » et ceux « du palais » et 8) la possibilité de l'existence de scribes « particuliers » placés sous les ordres des « hauts dirigeants ». J. Bennet (« The Geography of the Mycenaean Kingdoms », p. 137-168), aborde la question des toponymes, leur signification et leur identification, les géographies régionales et les références à des lieux extérieurs au monde mycénien dans des documents écrits en linéaire B. Après un bref rappel des difficultés, inhérentes à la documentation, concernant l'identification des toponymes avec certains lieux bien documentés, l'auteur signale, entre autres, l'utilisation du contexte comme moyen permettant d'établir le rapport géographique entre certains toponymes mentionnés dans les textes, et il décrit différentes manières d'identifier un groupe de syllabogrammes avec un toponyme : a) le mode direct, la concordance graphique entre le terme en linéaire B et son corrélat connu d'époque ultérieure, et b) deux autres modes indirects : b1) les termes dont les principes morphologiques sont similaires à ceux d'autres termes dont l'identification avec certains toponymes est sûre, et b2) des termes apparaissant dans des contextes parallèles à d'autres termes documentés en tant que toponymes. D'autre part, il met en relief la valeur contradictoire de l'étymologie : cela a peu d'importance pour dévoiler la fonction du toponyme, mais peut néanmoins confirmer certains facteurs tels que la localisation géographique (e.g. *ka-ra-do-ro*, *Χάραδρος*, « La Gorge »). Bennet signale qu'il y a une difficulté ajoutée, car il est possible qu'il y ait deux dénominations pour un seul toponyme (par ex. le doublet pylien *e-ra-to/ro-u-so*). Il conclut ce chapitre en signalant les possibilités de dénomination des districts et les toponymes faisant allusion à des caractéristiques de la nature. De même, il analyse avec discernement les procédés et les méthodologies, analogiques et numériques, qui ont été utilisés pour établir les groupes de toponymes et leur localisation. Dans la section suivante (§ 13.6), il traite et examine les références documentaires mycénienes concernant des zones extérieures au continent grec ou à la Crète (comme Chypre ou l'Égypte), ainsi que les références possibles au monde égéen dans la documentation provenant des zones en question ou d'autres. Bref, il s'agit d'une excellente approche à la géographie mycénienne, et l'on y voit clairement qu'il est possible d'identifier certains des toponymes inscrits dans les documents. S. Hiller, pour sa part, aborde la question de la religion et du culte mycénien (« Mycenaean Religion and Cult », p. 169-211). L'article commence par des « notes introductives » (§14.1), où l'auteur examine les *caractéristiques des documents* « religieux » qui, comme on le sait, ne sont que des registres faisant allusion à des dons ou des offrandes de biens et de produits à des divinités et à des sanctuaires ou pour la réalisation de banquets rituels. Il n'y a donc rien concernant les prières, hymnes ou descriptions de rituels. La situation est demeurée presque inchangée depuis le déchiffrement, bien que légèrement modifiée, comme le signale Hiller, par les découvertes, en 1982, des nodules de Thèbes (**Wu**), ou de la découverte plus récente (1993-1995), à Thèbes également, des

tablettes de la *Odos Pelopidou*. Quant à la méthodologie utilisée pour l'identification et l'interprétation correcte des documents de nature religieuse, l'auteur utilise le procédé traditionnel à savoir partir de termes (communs, théonymes, etc.) dont la signification est certaine, soit parce qu'ils sont documentés lors du premier millénaire soit parce que les contextes (interne ou externe) révèlent une teneur clairement religieuse. Après ces considérations, il établit un classement provisoire des documents religieux rédigés en linéaire B (§ 14.2), en fonction de leur contenu : offrandes et dons, banquets « d'État », personnel rattaché au culte, implications économiques du secteur religieux ou les documents qui traitent de la *hiéropolis* de *pa-ki-ja-ne*. L'auteur consacre la section suivante (§ 14.3) aux différents types de termes religieux : les récepteurs d'offrandes (divinités de différent rang), la terminologie relative aux lieux de culte ou aux sanctuaires, le rapport entre les noms de mois et les festivités et rituels, puis il termine avec la référence obligée au personnel rattaché au culte et à son organisation. Il signale aussi le problème concernant les dénominations de la *potnia* accompagnées d'une épithète : s'agit-il d'une seule divinité ou de théonymes différents ? Il termine le chapitre avec des *conclusions générales* où il expose les limitations auxquelles est soumise l'étude de la religion grecque, et les possibilités offertes par l'étude en question, avec une réflexion sur les principaux aspects de cette recherche. J. L. García Ramón aborde le lexique onomastique (« Mycenaean Onomastics », p. 213-251). Il s'agit d'environ 2 500 termes, dont la plupart, à peu près 2 000, sont des anthroponymes, le reste étant constitué d'environ 400 toponymes (et noms ethniques), d'une cinquantaine de théonymes et d'épithètes de divinités, et de quelques dizaines de boonymes. Après avoir insisté sur l'importance de ce lexique, qui nous procure des informations de toute sorte sur l'univers mycénien, l'auteur aborde les critères selon lesquels ces termes sont identifiés et interprétés, et il rappelle le rôle primordial que joue le contexte. Une fois que le nom propre a été identifié comme tel, il faut en effectuer l'analyse étymologique. Par la suite, García Ramón étudie les trois groupes lexiques constituant cette catégorie : les noms de personne, les noms religieux et les noms géographiques. Le dernier chapitre de ce volume (« Mycenaean and Homeric Language », p. 253-298) est dû au professeur C. J. Ruijgh (†), malheureusement décédé, de qui nous garderons le meilleur des souvenirs, aussi bien au niveau scientifique que personnel. Celui-ci réalise ici un compte rendu, serré et actualisé, sur ce qu'il a déjà souligné lors d'occasions précédentes concernant l'épopée et son origine, les phases et la chronologie, le dialecte et le mètre utilisé. Il documente sa doctrine par l'analyse du lexique, des traits morphologiques et des caractéristiques de certaines formules homériques, et il conclut avec trois épigraphes en rapport l'une avec l'autre : la phase mycénienne de l'épopée, la réalité de la phase éolienne et la création homérique de l'épopée ionienne, entendue comme une transposition de l'épopée éolienne. Quant aux considérations critiques pouvant être faites sur l'ensemble du volume elles se limitent à quelques aspects typographiques, absolument mineurs, ou à quelques problèmes de transcription déjà soulevés dans le compte rendu du premier volume, c'est pourquoi il nous semble qu'il est hors de propos d'en parler ici. Nous concluons donc, à nouveau, en félicitant les éditeurs et les auteurs, et en exprimant notre fervent désir de voir publié très prochainement le troisième et dernier volume de cet extraordinaire instrument destiné à l'étude de la mycénologie.

Francisco AURA JORRO